

contournement

lisa sartorio / X puissance X

Le travail de Lisa Sartorio s'inscrit dans une réflexion esthétique menée par de nombreux artistes autour du phénomène de banalisation de l'image. Fascinée par le déferlement continu d'informations visuelles qui compose notre quotidien, elle glane, entre autres, des éléments de sa palette graphique sur Internet et dans la presse. Cette approche de l'image se redouble par un choix de thèmes liés à la mécanisation de l'activité humaine : production industrielle des aliments, organisation fordiste du travail, abattage en série de l'homme et de l'animal. Ce corpus d'images décline des formes prédatrices de consommation ; des modes opératoires issus d'une compression vertigineuse du temps et de l'espace qui est aussi celle de l'information.

Lisa Sartorio met à plat cette iconographie. Elle l'organise en un maillage superficiel qui lui fait perdre sa signification première et la transforme en un motif ornemental. L'horreur du monde prend les atours séduisants de papiers peints dont elle a dernièrement tapissé les murs du CRAC de Montbéliard. Le passage de l'un au multiple, la répétition et l'enchaînement converti le contenu scabreux des motifs en une trame qui les digère jusqu'à les convertir en une rumeur du monde. Une rumeur qui se fond alors sans peine dans l'environnement. La trame colorée, souvent hypnotique, s'écoule dans l'espace comme un flux d'information radiophonique écouté par des oreilles distraites.

La saturation et les couleurs vives de ces œuvres à la présence persistante incitent cependant le visiteur à s'approcher. Le contenu de ces compositions a priori abstraites jaillit alors soudain de la trame qui les camouflait. Cette double-lecture contient une forme d'impertinence, souvent présente dans les travaux de Lisa Sartorio, qui sanctionne ici d'une petite gifle notre curiosité ! Une gifle qui réveille, distribuée comme un antidote à la passivité générée par la banalité des images. Une passivité qui prend la forme de l'indifférence ou de la fascination.

Se trouver trop loin, c'est passer à côté. S'approcher, c'est vouloir reculer d'un pas lorsque l'on s'apprêtait à savourer les détails, comme avec un beau morceau de peinture. C'est toute une psychologie béate de la contemplation que Lisa Sartorio bouscule. Sa « petite gifle » est une incitation à se réapproprier un monde qui tourne en roue libre et que plus rien n'arrête. Sous nos pieds, accompagnant une marche qui se fait désormais hésitante, un lino verdoyant est rythmé par les croix blanches d'un cimetière militaire de la guerre de 14. Invoquerait-il le repos éternel comme porte ultime de sortie ? Lisa Sartorio ose nous faire croire que l'acte de réappropriation est une autre issue de secours. N'est-il pas devenu vital dans un monde de plus en plus difficile à habiter ?

Marguerite Pilven, critique d'art et commissaire d'exposition indépendante